



Chaque jour, un grand témoin évoque pour «La Croix» ce temps singulier du confinement.

Aujourd'hui. Le compositeur Thierry Machuel, qui fut en résidence à la centrale pénitentiaire de Clairvaux. Il a mis en musique aussi bien les mots de détenus que ceux de moines, confinés volontaires.

«Réapprendre à conjuguer le "nous"»

repères

Thierry Machuel, explorateur de l'art choral

Le compositeur et pianiste français Thierry Machuel est né en 1962 à Paris. Amateur de littérature, il consacre une très grande part de son œuvre à l'art choral, mettant en musique des textes d'auteurs contemporains dans de nombreuses langues. Pour accompagner son travail de compositeur, il a créé l'ensemble vocal et instrumental Territoires du souffle.

De 1996 à 1998, il est pensionnaire à l'Académie de France à Rome-Villa Médicis, puis, de 1999 à 2001, membre de la Casa de Velazquez à Madrid.

Entre 2008 et 2011, il est compositeur en résidence à la centrale pénitentiaire de Clairvaux. Le coffret *Clairvaux. Or, les murs...*, réalisé avec Julien Sallé et qui raconte cette expérience obtient le grand prix de l'Académie Charles-Cros en 2010.

En 2011, il obtient le grand prix lycéen des compositeurs pour *Paroles contre l'oubli*.

De 2015 à 2017, il mène le projet *L'Europe de mes rêves* en Haute-Normandie avec l'éducation nationale.



Le compositeur Thierry Machuel. Camille Retailleau/Ouest-France

«La musique est, par essence, libre et voyageuse, indomptable, ouverte à de multiples perceptions et interprétations: elle peut nous aider à sortir de nos confinements psychiques.»



J'ai beaucoup travaillé avec des personnes recluses (détenus, moines). En confinement, nous sommes plus proches des détenus, car les moines sont des enfermés volontaires, ils ont choisi l'enfermement, tandis que nous le subissons. Cela engendre des dispositions intérieures très différentes, ce dont témoignent les textes qui m'ont été confiés à la maison centrale de Clairvaux ou au monastère de Cîteaux:

Régis S. (1), détenu:

«Un cri dans le silence. Un cri. Un cri de silence. Chuchotement. L'a-t-il seulement émis? Lui-même ne l'a pas ouï. Il ne sait pas. Il ne sait plus. S'il dort. S'il songe. S'il est. Qui il est. Où il est.

Un cri.

La nuit.

Des voix.

Là.

Dans sa tête.

Parler.

Il faut qu'il parle. Pas une exigence, une nécessité, le besoin d'exprimer. Dire n'importe quoi, même des banalités. Dire, parler, s'exprimer, rompre le silence, gueuler!...

- Ohé!

- ...

- Ého!...

- ...

-Y a persooooonnnne?»

Frère Luc (2), moine:

«Loin de voiler à tes yeux l'objet de ton amour, la nuit de ton cœur te le dévoile. Ne te montre-t-elle pas que ton Bien-aimé est un Dieu infini qui dépasse ton petit être limité? Écoute-la te dire: "C'est quand tu ne vois pas Celui que ton cœur aime, que tu le vois!"»

Il faudrait réapprendre à conjuguer le « nous ». Ce « nous » est enfoui dans nos cœurs, parfois très profondément; dans des circonstances exceptionnelles, il peut se révéler, remonter au jour malgré des parcours en apparence très individualistes. Ce peut même être une révélation, une libération.

La psychanalyse de certains épisodes bibliques nous apprend de quelle manière le Livre est une initiation au monde et à soi: l'apprentissage du « je » - du dieu qui se nomme par le « je »! - ne peut advenir qu'après avoir compris la présence de l'autre et avoir intégré la nécessité de son mystère, ●●●



Denis Darzacq/Agence VU

●●● le fait qu'on ne puisse en aucun cas le posséder, le connaître – à l'image de l'arbre dans le jardin d'Éden, arbre de la connaissance non du bien et du mal, mais de ce-qui-est-lumière et de ce-qui-n'est-pas-encore-lumière. En ce sens, penser le « je » sans passer par le « nous » engendre des désastres (3). Le cœur devrait être notre unique boussole.

Pour le compositeur, la période actuelle pourrait engendrer un surcroît de solitude, à l'image de la feuille blanche. En réalité, une feuille de papier à musique n'est jamais tout à fait une feuille blanche. Les portées sont là qui la meublent de leur attente, leur striure évoque un temps d'avant le temps, qui ne s'écoulerait pas encore mais dont le destin serait tracé telle une flèche suspendue dans son vol. Aucune inscription ne les anime, certes, mais des clefs indiquent l'imminence d'un chant dont l'attaque signera le big bang, le coup de glotte initial, la genèse de l'œuvre enfin configurée, le voyage inaugural, les noces de la lumière et de l'espace, de la mélodie et de l'harmonie!

Après, même différé, le travail avec les interprètes brisera cette solitude : ce sont eux qui feront advenir le signe à sa réalité acoustique, et ce n'est qu'à cette seule condition que l'idée pourra se déprendre du rêve qui l'a enfantée, pour épouser l'air dans ses plus infimes modulations et voyager jusqu'à nous, tympan et peau, organes vitaux, squelette vibrant aux fréquences graves, tous nos sens convoqués, notre moi devenant alors une partie du tout, du nous-sonore... J'attends toujours avec impatience la rencontre avec les interprètes.

Pour mon prochain oratorio – aboutissement de douze années de collectage de paroles de victimes, de familles de victimes et de détenus, avec en toile de fond,

«En confinement, nous sommes plus proches des détenus, car les moines sont des enfermés volontaires.»

l'enfermement, psychique pour les unes, physique pour les autres – j'ai achevé au tout début du confinement l'écriture des parties instrumentales. Il se nomme *Trilogie de la détention* mais dans un moment de fatigue, le copiste a écrit « *Trilogie de la détente* ». Ce lapsus inouï m'a plongé dans des abîmes de réflexion, l'enfermement de la tentation qui nécessiterait une sortie, se dé-tenter – la nouvelle traduction du Notre Père n'est-elle pas « *et ne nous laisse pas entrer en tentation* »...

Il y a un passage où les collégiens chantent le texte suivant, de David Dumortier (4) :

«... *Je me souviens, il y a longtemps de cela, en collant mon oreille contre un rocher, j'avais entendu quelqu'un crier derrière la paroi. Il y a des gens pris dans les rochers. Quand on entreprend de les délivrer avec une masse, on les casse...* »

Dans sa nouvelle version, *Trilogie de la détention* est un vaste projet impliquant un groupe de collégiens chanteurs, un groupe de lycéens comédiens, un chœur d'étudiants et des musiciens pro-

fessionnels, répartis entre la région Centre-Val de Loire et l'Île-de-France : le report du spectacle vient d'être confirmé, mais cela n'a pas brisé le lien entre nous, bien au contraire.

Dans ce type de crise, l'imagination, la création, ont un rôle primordial. Mais la musique n'est pas un langage comme celui des poètes et des écrivains. Elle est, par essence, libre et voyageuse, indomptable, ouverte à de multiples perceptions et interprétations : elle peut nous aider à sortir de nos confinements psychiques, mais à la condition de résulter dès son origine d'une démarche d'ouverture, notamment au niveau des textes qu'elle véhicule. Il est arrivé que de hauts responsables du chant choral définissent celui-ci de manière univoque, comme

«Ce "nous" est enfoui dans nos cœurs, parfois très profondément; dans des circonstances exceptionnelles, il peut se révéler, remonter au jour malgré des parcours en apparence très individualistes.»

un bien pour l'humanité, mais je ne souscris que partiellement à cela : il y a eu des chants nazis, il y a eu, et il y a encore, des productions "musicales" qui proviennent d'une démarche de domination culturelle, d'endoctrinement idéologique, qu'il soit politique ou religieux. Nous devons être vigilants sur ce qui compose notre culture, cette nourriture essentielle à notre vie intérieure.

Cette expérience de confinement approfondit encore celle que j'avais sur l'enfermement, qui m'avait inspiré un texte très simple dédié à celles et ceux qui ont perdu un proche, victime trop tôt disparue :

«*Frères/Comme les feuilles/Cueilles par le vent/Nous traversons/Un instant./Un peu de temps.../C'est là/C'était/ Et puis/Disparition/ Mais toi/ Je garde en mémoire/ Que/Ce n'était pas/ Ton heure.* » (5)

Thierry Machuel

(1) Régis S., ancien détenu de Clairvaux, auteur de plusieurs ouvrages sur la détention, dont *Clairvaux, Instants damnés* (2010).

(2) Frère Luc, doyen de la communauté de Cîteaux en 2009, époque de nos ateliers, et décédé depuis.

(3) Ces lignes doivent beaucoup à la psychanalyste Marie Balmay et à l'écrivaine Annick de Souzaenelle.

(4) David Dumortier, né en 1967, écrivain et poète, auteur notamment de plusieurs livres édités dans la collection «*Poèmes pour grandir*» (Éd. Cheyne).

(5) Texte écrit en 2019 pour le final de *Trilogie de la détention*.

ce que je (re)découvre

La lecture de «Walden» de Henry David Thoreau

J'ai récemment lu et relu Walden de Henry David Thoreau (1817-1862), afin de mettre en musique certains de ses propos pour des chœurs de collégiens creusois.

Son expérience de vie dans une simple cabane au bord d'un étang nous a valu un récit émouvant, d'une importance capitale pour les écrivains et les poètes de la Beat Generation, aux États-Unis, et plus tard ceux qui, dans le sillage de Mai 68 en France notamment, ont tenté l'expérience du retour à la nature.

Il vit seul dans sa cabane durant l'année 1845, recherchant dans cette semi-solitude – des visiteurs passent parfois – une compensation à la médiocrité des rapports humains. Voici une de ses réflexions, extraite de *Walden* (traduit de l'américain par Jacques Mailhos, Gallmeister, 2017) :

«*Quel genre d'espace est donc l'espace qui sépare un homme de ses frères en l'affligeant de solitude? J'ai constaté qu'aucune animation des jambes ne saurait réellement rapprocher deux esprits l'un de l'autre. À côté de quoi désirons-nous le plus résider? Sûrement pas à côté de la foule, à côté de la gare, à côté de la poste, du bar, de la salle communale, de l'école, de l'épicerie, de Boston ou New York, en ces lieux où s'amassent le plus grand nombre d'hommes, mais à côté de la source pérenne de toute vie, quel que soit le lieu exact où notre expérience nous informe qu'elle jaillit, comme le saule pousse près de l'eau et lance vers elle ses racines.* »